

La course du Collège au Grand St-Bernard

———— 18^{vii} 1912

En 1901, notre école industrielle fit une première excursion au St-Bernard. Réussie, au-delà de toute expression, favorisée par un temps idéal, elle ne laissa que d'heureux et excellents souvenirs à tous ceux qui y prirent part et je présume que plus d'un a encore présent devant les yeux le panorama incomparable dont on jouit en descendant le Col Fenêtre.

A cette occasion, une relation détaillée de la course, écrite par un élève, parût dans la *Feuille d'AVIS*, et comme l'excursion de 1912 est à peu de chose près la répétition de celle de 1911, il semblerait fastidieux de décrire à nouveau le pays parcouru, si beau soit-il? Toutefois, il nous paraît indiqué de narrer brièvement notre excursion, tout au moins dans le but de renseigner les parents sur les choses vues, car par expérience, nous savons que les enfants ne racontent guère qu'à bâtons rompus, s'arrêtant à d'infimes détails. Dans la règle leur faculté de synthèse est encore embryonnaire, et la plupart se trouvent dans l'impossibilité presque absolue d'exposer à leurs parents d'une façon claire et suivie, les tableaux qui ont impressionné leurs yeux.

La préparation d'une grande course n'est pas une besogne facile, nos lecteurs et tout spécialement les parents voudront bien le croire. Quand il s'agit de trouver des logements pour 80 à 90 participants, cela ne va pas tout seul, surtout à une saison où de nombreuses sociétés, écoles, sans parler des particuliers, voyagent aussi. Et sous ce rapport, la course au St-Bernard nous a coûté plus que toute autre. Ce n'est qu'à force d'écrire des lettres et d'envoyer des télégrammes que nous avons réussi à amener les choses au point. Le 5 juillet à midi, soit trois jours avant le départ, le programme était définitivement arrêté.

Et le 9 au matin, la compagnie forte de 87 participants, soit 75 enfants, 12 parents et maîtres se met en route. Nous ne sommes qu'à demi rassurés au sujet du temps; il est beau, sans doute, mais instable et l'allure du baromètre n'est pas suffisamment ascendante. Rien de spécial à signaler jusqu'à Lausanne, si ce n'est que la joie éclaire tous les visages.

A Ouchy, embarquement général sur le *Genève*, à destination de Villeneuve. Comme toujours, ce trajet en bateau est délicieux et tous d'admirer dans la claire lumière du matin les ravissants tableaux qui passent.

Voici la cascade de Pissevache qui jette ses

flots d'écume dans la vallée. Jamais nous ne l'avons vue si belle. Voici la Cime de l'Est, toujours menaçante, terrible et sauvage. Elle est barrée par quelques nuages. Est-ce pour le beau ou pour le mauvais temps? Nous verrons bien. Voici le Rhône qui roule des flots boueux et indomptés. Voici enfin Martigny. Nous descendons et prenons aussitôt possession des spacieuses et confortables voitures du Martigny-Orsières qui, mues par la fée électricité, vont nous transporter, sans fatigue, le long de la Dranse jusqu'à Orsières, tout en nous permettant d'admirer le pittoresque de ses rives. Il y a 11 ans, ce trajet s'était fait en voiture et plus d'un doit se souvenir encore de la poussière de la route, de la chaleur suffocante et des secousses sur les pavés ronds à Martigny-Bourg, à Sembrancher, ailleurs encore.

Une heure et quart: Orsières; tout le monde descend. Rendez-vous à l'Hôtel des Alpes, dîner sur la place, embarquement des sacs sur un char à deux chevaux et en route pour le Saint-Bernard.

Il est deux heures et demie, nous pensons arriver là-haut à 9 heures au plus tard! A ce sujet, nous n'éprouvons aucune crainte, car les enfants ont le diable au corps, si on les laissait libres, ils marcheraient d'un train d'enfer et le chef de course éprouve mille difficultés à régler la marche.

Orsières est un gros village situé au confluent des vallées d'Entremont et de l'Erret. La première, que nous remontons, est plutôt monotone, la route gagne lentement en hauteur en suivant le flanc droit au travers de prairies fourragères où les paysans sont présentement occupés à la fenaïson. Très peu d'horizon, pas de hautes montagnes en vue et il fait chaud, très chaud.

Nous passons Liddes et arrivons à Bourg St-Pierre à 5 heures où une halte est nécessaire avant de commencer la grimpe du St-Bernard. Bourg-St-Pierre est un tout petit village, à l'aspect misérable, mais il est néanmoins célèbre dans l'histoire, car dans sa traversée du Grand St-Bernard, Napoléon I, s'arrêta dans le petit hôtel du village, qui a pris pour enseigne *Au déjeuner de Napoléon I*; on montre encore la chambre où il descendit. Présentement le village est plein de soldats: il s'agit d'une école d'infanterie de montagne.

A 6 heures, départ! La température s'est abaissée et la marche est dès lors très agréable.

La Cantine de Proz est laissée en arrière et la colonne s'engage dans la gorge qui porte le nom de *défilé de Marengo*. Ce n'est en somme qu'un rétrécissement peu encaissé et peu abrupt du vallon qui vient du Saint-Bernard. Plus haut, le vallon s'élargit à nouveau; de plantureux

pâturages parsemés de rhododendron et de charmantes fleurs alpines, en occupent les flancs.

L'allure de la troupe est toujours bonne ; néanmoins des signes d'impatience commencent à se manifester. — Combien y a-t-il encore ? — Monsieur, y est-on bientôt ? — Telles sont les questions auxquelles il faut répondre dix fois par minute.

La route grimpe toujours en suivant le cours du torrent. Mais voilà un véritable mur, la route le franchit en plusieurs lacets. La suivrons-nous ? Malgré l'obscurité qui s'approche, nous préférons prendre l'ancien chemin muletier qui fonce droit sur l'obstacle : avec un peu plus de peine nous serons quand même plus vite en haut. Toutefois, nous rencontrons beaucoup de neige, cela n'est pas pour arrêter l'ardeur des premiers, car dit l'un d'eux : « *La neige, ça nous connaît.* » Bientôt, à une faible distance, la silhouette de l'hospice se profile contre le ciel où brillent déjà quelques étoiles. De retentissants hurrah annoncent l'apparition et quelques instants plus tard — c'est 9 heures — nous gravissons les marches du perron de l'hospice, salués par les aboiements d'un chien qui est toujours dehors.

Donc, nous y voilà ! Six heures et demie à partir d'Orsières, y compris l'arrêt à Bourg Saint-Pierre, cela ne va pas trop mal et nos

enfants ont maintenu leur réputation de bons et solides marcheurs. Il n'y a pas un malade, pas un éclopé.

Nous recevons du frère aumônier l'accueil le plus aimable. Sa tâche vis-à-vis de nous, n'est pas des plus aisées, car l'hospice, contient déjà une compagnie d'infanterie, une autre école et de nombreux particuliers. A force de patience, il parvient à trouver un lit pour chacun — deux enfants par lit. — Et la besogne terminée, il ne reste pas un seul lit disponible dans toute la maison. Elle est occupée par 350 personnes.

Après un succulent petit souper, chacun s'en va chercher un repos bien mérité ; à 11 heures, tout le monde est *réduit*.

Il semblerait indiqué de parler ici de la *maison du Saint-Bernard*, de son but, de son organisation, des services qu'elle a rendus aux voyageurs, des gens qu'elle a sauvés de la mort, etc. La place nous manque pour cela, et nous renvoyons ceux de nos lecteurs que la question intéresse aux publications sur la matière, en particulier au *Dictionnaire géographique de la Suisse*.

Ceux qui montent au Saint-Bernard dans l'espoir de promener leurs regards sur une vaste étendue de montagnes et de glaciers, de jouir de ce que l'on appelle un beau panorama, se trompent grandement. En effet, l'hospice est

situé au fond d'un étroit vallon, d'où l'on ne voit pas grand chose, si ce n'est le massif neigeux du Velan.

Tout autour, on ne voit que des sommets secondaires, à l'aspect farouche, aux parois croulantes, aux pieds jonchés de débris. C'est dire que le paysage du St-Bernard n'a rien de riant, de gracieux.

Il a cependant le lac au miroir brillant qui réfléchit à la surface de ses eaux profondes, les montagnes voisines.

L'altitude — 2473^m — n'exclut pas la végétation. Il y en a pourtant très peu ; par-ci, par-là, quelques taches de verdure jettent une note claire dans la grisaille foncée des rocs.

A 5 1/2 heures, tout notre petit monde est levé et en attendant le déjeuner, procède à la visite des parties visibles du bâtiment et de ses abords. Les chiens retiennent l'attention des enfants ; il y en a toute une série qui voyagent à travers les sombres corridors dallés. On s'empresse auprès de *Jupiter*, une vieille et bonne bête, pas méchante du tout, qui se tient volontiers près de la cuisine.

Après la visite de l'Eglise et de la Bibliothèque, l'heure du départ est là ; deux chœurs sont exécutés, des hourrah poussés en l'honneur de l'Hospice du St-Bernard... et en route. Le temps est plus beau que jamais, le soleil luit de tous

ses rayons dans un ciel sans nuages. La journée promet d'être magnifique... aucun souci à l'horizon des pensées, comme à celui du ciel, donc partons gaiement à l'assaut du Col Fenêtre de Ferret.

La route longe d'abord le lac du St-Bernard, franchit la frontière italienne et descend un escarpement, au sommet duquel est érigée la statue de Saint-Bernard de Menthon, le fondateur de l'Ordre.

Mais nous laissons bientôt la route pour remonter vers la Suisse et gravir les pentes qui conduisent au Col Fenêtre. D'abord c'est tout plaisir; le chemin s'élève gentiment le long d'une arête douce au milieu d'un pâturage émaillé de mille jolies fleurs. Le soleil tape dur et plus d'un transpire... Mais brusquement le paysage change, le plateau situé au-dessous du col et la pente qui y aboutit sont encore recouverts de neige. Mais bah ! comme disait l'ami Alphonse le jour précédent : *La neige, ça nous connaît*, en avant, quand même. Cela va tellement bien, qu'une demi-heure plus tard toute la colonne atteint le point culminant — 2,700 m. — sans accroc, ni incidents graves. De solides *deux heures* remontent le moral de chacun.

(A suivre)

La course du Collège au Grand St-Bernard

Suite et fin. 25 VII 1912

Au sud, du côté de l'Italie, les montagnes sont voilées par de gros nuages, mais vers le nord, le ciel est d'une limpidité parfaite. Une chaîne de hauts sommets flanqués d'imposants glaciers se profile nettement vers la gauche. Il doit y avoir là l'Aiguille de Triolet, le sauvage Dolent, le terrible Tour Noir et bien d'autres encore formant l'échine gigantesque qui du Mont-Blanc se termine au Trient.

On resterait volontiers des heures au Col Fenêtre, mais nous avons fait à peine le quart de la journée et il s'agit d'arriver aujourd'hui encore à Orsières. Lisez la carte et vous verrez le chemin à parcourir. Le Col est un plateau allongé, creusé de trois petits lacs encore couverts de glace ; ici et là on aperçoit des places d'eau d'une magnifique teinte azurée qui fait penser à notre bleu Léman. Tout le plateau est encore enneigé. De temps à autre quelqu'un enfonce... et les rires de fuser de tous les côtés.

La descente du col commence. Elle est rapide, longue, mais très facile à cause du sentier bien tracé qui serpente en d'innombrables lacets. Elle aura laissé à chacun une impression délicieuse, car l'on a constamment sous les yeux les

montagnes du versant gauche du Val Ferret et leurs glaciers. Il y a encore beaucoup de neige à ce moment : tous les sommets sont cuirassés d'immenses champs de neige qui étincellent aux rayons du soleil.

A force de descendre, on finit par arriver en bas, c'est-à-dire au chalet du Plan de La Chaux où commence la voie carrossable. Les pâturages environnants sont d'une beauté irréaliste. Qu'on se figure au milieu du gazon le plus vert et le plus tendre, la gamme de toutes les couleurs, représentée par une profusion de plantes dont aucune, pour ainsi dire, ne croît dans notre Jura. C'est une bigarrure de nuances, un émerveillement et de quelque côté que l'on regarde, c'est la même et riche harmonie de teintes ; il y a là du rhododendron fleuri, du trèfle des Alpes aux fleurs incarnat, des pensées bleues grandes comme celles des jardins, des Pédiculaires carmin, de l'arnica, couleur d'or et combien d'autres dont les noms ne vous diraient rien et qu'il faut voir et contempler sur place, pour comprendre la beauté et la richesse inouïe de la végétation de nos Alpes.

Au Plan de La Chaux, nous sommes encore à 2000 m., la descente continue donc le long d'une jolie petite route qui atteint bientôt la région des arbres et nous conduit à Ferret, un petit village d'été agrémenté d'une pinte bien-tenue et qui vend toutes les boissons désirables

à des prix très modérés.

Malgré la beauté de la vallée et des montagnes, la descente jusqu'à Praz de Fort se fait un peu tirer : c'est qu'il fait chaud et que la route est poussiéreuse. Le refrain de la veille retentit de nouveau : — « Monsieur, est-on bientôt à Praz de Fort ? » — « Combien y a-t-il encore, jusqu'à Praz de Fort ? » — Toute chose a une fin et après avoir aperçu sur la gauche les derniers séracs du glacier de Salcinaz, Praz de Fort, le village de Gapard Gros (lisez Eugène Rambert), entre dans notre champ visuel. Admirer en passant les pittoresques constructions groupées au bord de la Dranse mugissante, jeter un coup d'œil à la forêt magnifique qui domine le hameau, puis entrer dans le petit hôtel de l'endroit : voilà le programme du moment.

Et si nous faisons une halte prolongée à Praz de Fort, ce n'est pas seulement dans l'idée de nous rafraîchir, mais c'est afin de nous retremper dans des souvenirs vieux de onze ans. En effet, dans la course précédente, nous avons fait le trajet de Bourg Saint-Pierre à Praz de Fort, par le S'-Bernard, en une journée. Partis de Bourg Saint-Pierre à 5 h. du matin, nous atteignons Praz de Fort à 6 h. du soir. Nous avons reçu de la tenancière du petit hôtel et de M. Paul Golaz, garde-frontière, l'accueil le plus empressé. Ce dernier surtout, s'était mis en

quatre pour nous trouver des lits dans le village et loger nos garçons dans les granges.

En pensée, nous revoyons ces dernières : propres, le plancher couvert d'une épaisse couche de foin ; tous y avaient dormi du sommeil des justes.

Le lendemain, de bonne heure, nous étions allés rendre visite au glacier de Saleinaz. Cette fois, il n'y faut pas songer, vu que nous ne pouvons pas passer la nuit à Praz de Fort. Plus d'un le regrette, car la vue immédiate d'un glacier est toujours quelque chose d'impressionnant et constitue une leçon d'histoire naturelle de la meilleure qualité.

Départ ! Encore une petite heure jusqu'à Orsières. Quelques-uns se sentent un peu les pieds, mais ils ont du courage, de la volonté et l'étape s'achève dans d'excellentes conditions. A 6 $\frac{1}{2}$ h. la brigade au complet est réunie à Orsières, après avoir fermé la boucle représentée par la montée du val d'Entremont, le passage du Col Fenêtre et la descente du val Ferret.

Souper des enfants, puis distribution des logements, opération en général hérissée de difficultés, mais qui cette fois, se fait comme par enchantement, grâce aux mesures entendues prises par M^{me} Cavé-Gaillard, de l'Hôtel des Alpes, où nous avons établi le quartier général. Notre colonne est répartie aux quatre coins du village : une escouade loge à l'Hôtel des Alpes,

une seconde à l'Hôtel du S'-Bernard, une troisième à l'Hôtel de la Gare, une autre au Restaurant de l'Avenue ; une autre enfin chez M. le Curé, qui reçoit ses hôtes très cordialement.

Il y a un peu de lassitude dans l'air ; les enfants vont et viennent dans le village, mais tout tranquillement ; ils écrivent des cartes, achètent des cannes ou autres souvenirs et se conforment gentiment à l'ordre qui est d'aller au lit à la tombée de la nuit.

Nous, les grands, nous n'avons pu nous mettre à table qu'une fois les enfants dûment lestés et casés ; aussi, le souper achevé, nous ne tardons pas à gagner nos chambres pour jouir d'un repos bien mérité, car en fait de fatigues, nous maîtres, en avons aussi notre part, causée bien plus par les nécessités d'une surveillance continue et le souci de l'ordre, que par la marche proprement dite.

Jeudi 11 juillet. A 7 h., nous prenons congé de M^{me} Cavé-Gaillard, de l'Hôtel des Alpes, qui nous a hébergés très confortablement et à des prix défiant toute concurrence. Sa maison, très bien tenue, peut être recommandée sous tous les rapports.

Notre objectif comporte ce jour-là, une visite au val Champex, la descente sur Bovernier et... l'inexorable retour.

Le vallon de Champex représente à peu près l'hypoténuse d'un triangle rectangle, dont le

sommet de l'angle droit serait Sembrancher et les deux autres : Orsières (ou plutôt le hameau de Som la Proz) et Bovernier. L'intérieur du triangle est occupé par la pyramide escarpée du Catogne.

La montée à Champex est rude ; elle se fait le long d'un petit sentier qui gravit le flanc gauche de la vallée, à travers des prairies et des cultures et exposé aux rayons ardents du soleil matinal. Mais quel dédommagement, une fois parvenu à destination ! Champex est un endroit délicieux, un coin de pays frais, vert et paisible où l'on doit ignorer tout du monde et se perdre dans l'admiration d'une nature parée de dons merveilleux.

C'est un petit vallon dont le fond est occupé par un minuscule lac, une pierre précieuse de la plus belle eau, sertie dans un encadrement de forêts de toute beauté. De nombreux hôtels, pensions, villas, chalets, occupent les bords du lac. Mais à l'encontre de ce qui existe ailleurs, ils ne déparent nullement le paysage. A demi masqués par les arbres ou la verdure, leurs façades ne s'imposent pas ; elles ne sont pas construites dans ce style criard et prétentieux qui fait injure à la sobriété et à la beauté du décor ambiant. Au contraire, elles s'harmonisent plutôt avec lui. Honneur aux architectes qui ont construit Champex ; ils n'ont rien gâté, rien massacré, ils ont compris que la beauté du

lieu vient non-seulement du lac, mais de l'arbre, de sa merveilleuse parure forestière.

Il ferait beau stationner une demi-journée dans ce petit paradis terrestre, qui n'a pas son pareil au Valais, et se perdre en douces flâneries dans les bois qui dominant le lac. Que ne sommes-nous partis une heure plus tôt d'Orsières !

Malheureusement nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons attraper le train à Bovernier ! Donc après une demi-heure d'arrêt, il faut se remettre en route et attaquer la dernière étape pedestre. La route descend lentement d'abord, à travers des bois, des prés, le long d'un ruisseau qui cascade gentiment de pierre en pierre. Puis cela devient plus rapide, surtout plus chaud ; le soleil brûle la route et la poussière s'en mêle. Pourtant, en levant les yeux, un tableau magnifique se profile contre le ciel : c'est la haute chaîne des Alpes vaudoises, avec les Diablerets, le Grand Mouveran et d'autres encore.

Midi et demie ! Enfin, la brigade entière est réunie à Bovernier ou plutôt à la halte voisine des Valettes. Il n'y a pas eu de traînards, toutefois de nombreuses paires de petits pieds sont endoloris par le fait de la descente sur la route. Mais c'est fini de marcher, fini de transpirer sur

la poussière des chemins, aussi la joie et la satisfaction de l'effort accompli se lisent sur tous les visages.

Voilà le train d'Orsières qui accourt ; vite dedans... puis descente à Martigny-Ville ; marche rapide jusqu'à l'Hôtel Kluser, où un succulent dîner est servi aussitôt.

Il y a six ans déjà, au retour de Trient nous dinions à l'Hôtel Kluser. Nous y retrouvons, le même service empressé, la même table abondamment et excellemment servie et les mêmes prix modérés. Aussi, touristes de chez nous, qui vous en allez à Martigny, n'hésitez pas à descendre chez Kluser.

Et puis après ?... Eh ! bien après, c'est le retour à La Vallée, semblable à bien d'autres, un retour un peu lassé, dans un flot de chaleur, jusqu'à Vallorbe tout au moins, bien lent au gré de plusieurs, trop rapide au gré des enfants qui n'ont jamais assez du chemin de fer.

A Lausanne, que faire de la troupe pendant l'heure d'arrêt infligée par l'horaire ? Conformément au programme, elle est organisée en cortège et en route pour le jardin de Tivoli où des rafraîchissements seront servis ; cortège d'un pittoresque réussi et qui fait se retourner et sourire plus d'un Lausannois, authentique ou non. En effet, les souliers poudreux que plusieurs portent suspendus au sac derrière le dos, tandis qu'ils ont chaussé leurs pantoufles, les teints hâlés, les nuques brûlées du soleil, la démarche claudicante de quelques-uns, tout cela

dit suffisamment que nous venons de loin et que nous avons foulé d'autres voies que le gravier fin d'une promenade ombragée. Mais bah ! on ne se moque pas mal de tous ces détails et de toutes ces imperfections de tenue, de costume ou d'allure, quand on a le Grand Saint-Bernard, le Col Fenêtre, le val Ferret tout entier et Champex dans les jambes !

Un mot encore : A la Golisse, d'aimables inconnus ont assuré jusqu'à la dernière ligne l'accomplissement du *programme*. Merci à eux !

* * *

Cette course de trois jours au Grand St-Bernard a admirablement réussi et comme ses devancières, elle laissera, nous l'espérons, des impressions durables et d'excellents souvenirs à tous les participants.

L'inaltérable limpidité du ciel a été le facteur essentiel de la réussite. Mais nous la devons aussi à la complaisance de M. le directeur du Pont-Brassus, à la bonne organisation des C.-F.-F., à l'amabilité de M. le directeur du Martigny-Orsières, à la généreuse hospitalité de la maison du Saint-Bernard, aux bons soins de M^{me} Cavé-Gaillard, tenancière de l'Hôtel des Alpes à Orsières et de M. Kluser à Martigny. A ces diverses personnalités, nous adressons de chaleureux mercis !

Il est encore une cause de succès sur laquelle il est bon de dire deux mots : c'est l'esprit d'obéissance et de discipline — à une ou deux exceptions près — dont les élèves ont fait preuve durant toute la course. Les anciens élèves garçons, notamment, ont droit à des éloges mérités, ils ont été constamment corrects et de conduite exemplaire. Quand le bon exemple vient d'en haut, tout marche facilement et à souhait !

* * *

L'utilité et le rôle éducatif des courses scolaires ne sont plus contestés par personne. Il n'en était pas de même autrefois et nous avons ouï dire, il y a peu de temps, qu'entre 1860 et 70 un instituteur de notre contrée s'était attiré de vifs reproches de la part de l'autorité et du public, pour avoir conduit ses élèves au Rocheray, un bel après-midi d'été.

Ce temps est heureusement passé, mais si chacun ou à peu près, approuve les voyages scolaires, les opinions sont partagées quant à la manière de les effectuer. Tandis que les uns ne rêvent que courses faciles, où il n'est exigé aucun effort de l'enfant, d'autres au contraire — et nous en sommes — sont de l'avis qu'une excursion doit être pour l'enfant, non-seulement une partie de plaisir, mais surtout un exercice de volonté, exigeant une certaine dose d'effort et d'endurance.

La volonté est ce qui manque le plus à la jeune génération actuelle. Chez quelques individualités, elle est innée, mais chez la plupart elle est latente et il est indispensable de la cultiver par une éducation appropriée. Et à ce point de vue, une course dans le genre de celle que nous avons faite n'est-elle pas éminemment propre à développer cette volonté chez l'enfant ? La course au S'-Bernard, dans les conditions où nous l'avons effectuée, n'a-t-elle pas une portée éducative bien supérieure à telle promenade en chemin de fer ou en bateau dans une ville ou un lieu historique, si intéressants soient-ils ? Il faut de la volonté pour supporter la fatigue, le poids du sac, ne pas se plaindre de la longueur du chemin, de la chaleur, de la soif, etc. !

De la volonté, il en faut en toutes choses ; c'est le nerf de la vie. Sans volonté, on n'arrive à rien, si bien doué soit-on ! Et tout exercice, tout enseignement, qui tendra à en donner à l'enfant fera partie du meilleur système d'éducation !

Nous avons toujours préféré le Valais à toute autre région pour nos excursions bisannuelles : d'abord parce qu'il est à la porte des Hautes Alpes et que tout dans ce pays contraste nettement avec notre Jura, notre milieu, nos habitudes.

Transporté en quelques heures au sein d'une nature si différente de la nôtre, l'enfant est vivement impressionné : la hauteur des montagnes, la rudesse des lignes, la sévérité des paysages s'incrument avec force dans son esprit ; en un mot, il est saisi et se souviendra !

Puis l'enfant voit d'autres mœurs ; il sent inconsciemment le pénible labeur des habitants, la lutte continuelle qu'ils ont à soutenir contre la sécheresse, le torrent ou l'avalanche. Tout cela tendra à développer petit à petit, en son cœur, l'esprit confédéré et l'estime pour ce vaillant peuple des montagnes du Valais, trop longtemps et injustement méprisé.

En résumé, notre course au Valais aura été une admirable leçon, une leçon complexe, embrassant divers domaines de l'esprit et du cœur humains. Puissent les enfants en garder, non-seulement des souvenirs heureux, mais des fruits durables.